

ZOLTAN MIKLOS HAJDU

LISBETH GRUW EZ

SAM LOUWYCK

KIMKE DESART



LOST PERSONS AREA

UN FILM DE CAROLINE STRUBBE



SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES
PRIX SACD



DISTRIBUTION LES ACACIAS AVEC LE SOUTIEN DU 

Minds Meet présente

LOST PERSONS AREA



UN FILM DE CAROLINE STRUBBE

Semaine de la Critique - Cannes 2009

Prix SACD

Belgique 2009

Couleur - Format Scope - Dolby Digital

Durée : 1h49

SORTIE NATIONALE LE 25 AOUT 2010

Distribution

Les Acacias

T. 01 56 69 29 30

acaciasfilms@wanadoo.fr

Presse

Annie Maurette

T. 01 43 71 55 52

annie.maurette@orange.fr

LOST PERSONS AREA : *dans les aéroports, les gares, les lieux publics, une pièce, un banc où ceux qui se sont perdus peuvent attendre.*

SYNOPSIS

Dans l'immensité d'un paysage flamand, traversé par de somptueux géants métalliques, un chantier. Marcus en est le chef. Il y vit avec sa femme Bettina et leur petite fille Tessa. Bettina et Marcus s'aiment passionnément. Tessa, n'obéit qu'à une règle, la liberté. Solitaire, elle fréquente assidûment l'école buissonnière, collectionne et organise selon des rites précis, des objets hétéroclites.

Bettina, seule femme parmi ces nouveaux « cow-boys », aspire parfois à une vie plus conventionnelle.

Un jour, afin de compléter son équipe, Marcus engage un ingénieur hongrois, Szabolcs. Bien qu'une étrange tension s'installe entre eux, sa venue semble amener un nouvel équilibre dans leur vie. Mais un accident vient bouleverser les rêves de bonheur de cette famille en quête d'idéal.



NOTE D'INTENTION

J'ai voulu raconter une histoire où des personnages bien que très ancrés par leur travail dans le concret, ont tendance à fuir la réalité qui les rend anxieux et les trouble, même si certains ont finalement cette capacité à affronter leurs fantômes et, du coup, à changer le cours de leur destin. C'est ce qui m'a poussée à les réunir et à leur donner une histoire. Je voulais partager mon empathie pour ces gens qui se perdent dans des relations complexes et leur inaptitude à affronter des situations réelles vites impossibles pour eux. En préparant ce film, j'ai beaucoup pensé à une photo d'Elliott Erwitt, on y voit trois personnes sur un simple banc, et d'autres qui scrutent le ciel, derrière il y a un grillage avec un panneau accroché, où on peut lire « Lost persons area », que font ces gens ? Ils attendent ? Espèrent ? Rêvent de partir au loin ? L'image est sobre et brute un peu comme mes personnages. Pour moi elle symbolise aussi la société individualiste moderne. Elle transcrit également la densité de l'esthétique que je souhaitais obtenir. Elle m'a donné la clé pour rendre les luttes intérieures des personnages plus universelles et plus visuelles. Et c'est une des choses que j'ai voulu faire avec *Lost Persons Area* : une promenade dans la vie de gens vulnérables.

Caroline Strubbe



ENTRETIEN AVEC CAROLINE STRUBBE

Comment êtes vous venue à la réalisation ?

Je crois que ça vient de mon tout premier rapport au cinéma, à l'école, dans le cadre d'un ciné-club. Ça m'avait donné l'effet de quelque chose de très réconfortant, à voir des vies qui m'étaient racontées sur un écran, tout en me sentant protégée par le fait d'être dans une salle de cinéma.

Dans *Lost Persons Area*, de nombreuses scènes sont filmées à distance, à travers des fenêtres, des miroirs ou des reflets. Comme si vos personnages étaient eux aussi spectateurs de ce qu'il se passe...

Parmi les raisons qui m'ont attiré vers le cinéma, il y a cette idée d'un regard particulier, ce besoin de regarder la vie des autres pour comprendre la mienne. Mais aussi le fait que pour moi les images, avec tout ce qu'elles peuvent porter comme affect, sont plus fortes que l'écrit ou la parole. J'ai beaucoup plus de souvenirs d'images que de sons.

***Lost Persons Area* est un film qui semble toujours avancer, jusque dans son image, qui est toujours en mouvement.**

J'ai travaillé avec un caméraman qui est aussi photographe. Mon envie était de faire quelque chose de très photographique pour aller à l'inverse d'une tendance à la rigidité formelle de mes premiers films. Je crois qu'à l'époque, elle traduisait une vraie peur, une vraie appréhension de la perception qu'auraient les gens de mon travail. Mon premier court-métrage racontait plus ou moins la même histoire que celle de *Lost Persons Area* avec un personnage de fille assez proche. Mais dans une forme si rigide, si hermétique... Je n'ai pas tourné pendant huit ans, où je me suis interrogée sur tout ça, avant d'arriver à la conclusion que j'avais besoin d'être beaucoup plus libre.

Un des sujets de *Lost Persons Area* est la confiance ou pas que les gens peuvent avoir en eux.

Mes personnages sont énormément dépendants du regard des autres. Ils en ont tellement peur qu'ils n'osent pas s'y confronter. Ils sont terrorisés par la douleur d'un éventuel rejet des autres. Moi, j'ai eu vraiment très peur de faire mon premier film : son processus de création a été un moment atroce. Au point que lorsque ce film a commencé à trouver un écho, à être récompensé par des prix, j'étais tellement encore dans la souffrance de sa création, que cet accueil m'a échappé, ne m'a pas du tout rendu heureuse. Je me disais que c'était un coup de chance, que j'allais être démasquée. À cette période j'ai failli renoncer au cinéma : si faire un film ça ressemblait à ce que j'avais vécu, ce n'était plus possible. J'ai fini par me convaincre que si je voulais à nouveau réaliser, il fallait que je trouve un moyen de le faire en fonction de mes envies. S'en est suivie une série de questions, dont une fondamentale : qu'est ce qui me gêne tant dans la manière habituelle de faire un film ? Tout préparer, faire des storyboards, avoir des comédiens parfaits au moment voulu... *Lost Persons Area* a été fait à l'inverse absolu de ces contraintes. Notamment en ce qui concerne l'image.

J'ai dit à mon caméraman : « Ce film est fait sans aucune lumière additionnelle, sans découpage, tout se fera en fonction des acteurs et je vais sans doute parfois improviser la mise en scène. Tu ne sauras pas toujours dans quelle direction on ira, mais c'est comme ça qu'on trouvera le style du film : en le faisant ». Ça permettait de ne pas être sous influence, de laisser le film naître et trouver sa propre personnalité.

Qui passe par cette lumière très particulière...

On n'avait donc pas d'éclairage artificiel, mais je voulais néanmoins quelque chose de lumineux. On a donc utilisé des focales adaptées à cette situation, qui permettaient malgré le peu de lumière de capter les expressions des acteurs. De même pour la caméra, qui est toujours à l'épaule, même en plan fixe. Tout ça contribuait à ma volonté de faire un film organique, fuyant l'académisme que je craignais comme la peste.

Cet aspect organique est restitué par un vrai rapport physique, sensoriel aux éléments : la terre, l'eau ou la notion d'espace qui sont très présents.

En même temps, je n'ai pas conçu *Lost Persons Area* avec ce rapport en tête, mais c'est quelque chose de très proche de moi : je suis très perméable à l'influence de ces éléments, leur impact sur nos tempéraments. Ça doit correspondre à un besoin de globalité qui passe par celui d'être en contact permanent avec eux. Mon premier court métrage a été tourné dans les mêmes lieux vers Rotterdam. J'y suis sans doute retournée parce que ça correspondait à une boucle, à un cycle de vie. Cet espace ouvert était important parce qu'il implique la difficulté que l'on a à être face à soi-même. Ce film parle d'une forme d'emprisonnement pour les personnages par le statut social et le rôle qu'il nous force à jouer, qu'on s'y retrouve ou non.

Les corps, le physique, occupent une place importante dans votre film.

Pour moi, le cinéma c'est d'abord des corps. La manière de bouger en dit bien plus sur un personnage que des mots. La majorité des comédiens du film ne sont pas des professionnels du cinéma ou du théâtre, mais tous sont des danseurs. Je ressens peu ou prou les mêmes sensations quand je suis au cinéma que quand j'assiste à un spectacle de danse : cette forme de liberté. Que je trouve fantastique chez les danseurs, qui sur scène sortent de certaines contraintes usuelles. C'est très festif de les voir bouger sans entraves, les voir utiliser pleinement l'espace. Je retrouve plus rarement ce sens du mouvement, cette conscience du corps chez les acteurs. Sans doute parce que les danseurs ont fait sauter certaines barrières comportementales. Par exemple, ils peuvent se toucher sans y plaquer de ressenti.

Lisbeth Gruwez (Bettina) et Sam Louwyck (Marcus) viennent de cette formidable scène Belge de la danse et du théâtre d'avant-garde.

Lisbeth a longtemps travaillé avec Jan Fabre. Je l'ai rencontrée à une soirée. J'ai vu cette fille danser mais sans aucune idée de séduction : elle dansait pour se libérer. C'était magnifique parce qu'elle était extérieure à un carcan social, alors que le corps en fait généralement partie. C'est le premier contact qu'on a de l'autre : un regard sur l'apparence physique suffit à déjà juger quelqu'un selon qu'il soit grand, petit, maigre, gros... De même Sam est un danseur et chorégraphe qui a travaillé, entre autre, avec Alain Platel dans la compagnie *Les Ballets C de la B* et on n'a pas oublié sa performance dans *Any way the wind blows* de Tom Barman.

Votre film est-il autobiographique ?

Non pas du tout sur les personnages, les lieux où ils vivent etc. Mais par contre *Lost Persons Area* est une manière de clôturer quelque chose : ce film est comme les boîtes où on stocke des photos : un jour il faut bien se décider à les trier pour en faire un album. Pendant longtemps, je n'ai pas stocké des photos mais des idées: ce que je trouvais beau lors de voyages ou des petites rancoeurs, par exemple vis-à-vis de mes parents...

Ca a clairement un côté thérapeutique. Il fallait que je règle des choses dans mon rapport à mes parents, mon questionnement sur le poids qu'ont ces deux personnes sur nos vies. Je suis toujours surprise du temps passé, à parler de nos parents, à essayer de comprendre ce qu'on est en fonction d'eux, de leur éducation. Il y a une vraie difficulté à s'en défaire. Ce film a été une forme d'émancipation de ma dépendance au regard de mes parents. Le faire m'a permis de trouver la capacité à aimer mon père et ma mère. Au début, c'était plutôt l'histoire de moi petite fille avec mes parents, aujourd'hui c'est toujours mon histoire, mais en tant que mère d'un petit enfant !

J'espère que *Lost Persons Area* explique in fine que même si la vie finit par nous rattraper, qu'elle ne nous donne pas ce qu'on veut, on y trouve ce dont on a besoin.

Source : d'après «L'autre cinéma Belge» Alex Masson éditions Flandrimage



ZONE LIBRE

L'horizon à perte de vue. À peine obstruée par des pylônes électriques et une poignée de mobile-homes. Le paysage sur lequel s'ouvre *Lost Persons Area* impose déjà la marque d'un regard fort. Celui de Caroline Strubbe sur une humanité, toute entière incluse dans un panel de personnages. Marcus, chef de chantier de lignes à haute tension. Bettina, sa femme, Tessa, sa petite fille, Sobolz, un ingénieur hongrois et une poignée d'autres employés. Leur quotidien dans cette plaine quasi désertique est routinier mais traversé ici et là de quelques courts-circuits : Sobolz, ne serait-il pas secrètement amoureux de l'épouse de son meilleur ami ? Que veut se prouver Bettina à être la seule femme dans un environnement masculin ? Que se passe t'il dans l'esprit rêveur et vagabond de Tessa, gamine hypersensitive ?

L'accident qui va éloigner Marcus va faire l'effet d'un électrochoc, forçant les trois autres à apprendre le sens des responsabilités.

Caroline Strubbe ne cherche jamais à guider ses personnages dans leurs apprentissages respectifs, juste à veiller, à ce qu'ils ne se perdent pas dans les méandres de la vie. Mieux que de trouver leur place, elle leur offre la possibilité d'un recours à un libre arbitre. Qui leur permettra peut-être de surmonter un point commun : cette peur bleue du rejet, que l'on soit femme hésitant entre le rôle d'amante ou de maman, étranger en exil, ou enfant décryptant avec peine les rituels des adultes.

Lost Persons Area est porté par une compassion d'une rare pureté, sparadrap affectueux essayant de panser des blessures à l'âme. Les personnages de Caroline Strubbe doivent apprendre à sortir de leurs coquilles, faire leurs vrais premiers pas.

Elle leur en offre un nouveau avec un Big Bang organique, recontextualisant la notion d'espace vital, la régénération que peuvent offrir la Terre, l'Air et l'Eau, éléments plus que jamais fondateurs à l'écran, nourriciers de la liberté émotionnelle et sociale qu'ils vont peut-être acquérir peu à peu. La mise en scène de *Lost Persons Area* accompagne cette émancipation pas à pas. Un film aux airs de splendide chant du monde.

Source : Alex Masson



BIOGRAPHIE



Caroline Strubbe est née en 1965 en Belgique. Après des études de cinéma à Barcelone et à Louvain, Caroline Strubbe travaille à plusieurs postes (assistante de production, de réalisation, scénariste) avant de diriger de nombreux courts-métrages, documentaires, spots publicitaires ou programmes pour la télévision. Co-fondatrice de la société de production de films et de spectacles vivants, Minds Meet, *Lost Persons Area*, est son premier long métrage pour le cinéma.

FILMOGRAPHIE

1989 *Une mouche dans la salade* (CM)

1992 *Melanomen* (CM)

1996 *Taxi Dancer* (CM)

« mention spéciale » du Jury Sundance

2009 *Lost Persons Area*

Sélection Semaine Internationale de la critique

Cannes 2009 - Prix SACD

LA DISTRIBUTION

Bettina : Lisbeth Gruwez est une danseuse connue pour son travail avec le chorégraphe Jan Fabre. La réalisatrice la remarqua pour la première fois dans une soirée, sa manière libre et joyeuse de danser, lui ont donné de suite l'envie de lui confier le rôle.

Marcus : Sam Louwyck est acteur, danseur, chorégraphe et chanteur. Il a travaillé notamment avec Alain Platel dans la compagnie «Les ballets C de la B», *Lets op Bach, Bonjour Madame, comment allez-vous aujourd'hui, il fait beau, il va sans doute pleuvoir etc...*, Irvin Van Dorpe, *Ex Drummer and Sound guitars* et Tom Barman (dEUS, Magnus), *Any way the wind blows* où il tient le rôle principal.

Tessa : Kimke Desart fut choisie après les nombreuses auditions d'autres enfants. C'est son premier rôle.

Szabolcs : Zoltan Miklos Hajdu, est un ex-gymnaste, il manqua de peu la sélection dans l'équipe Olympique de Hongrie et il finit par rejoindre le Cirque du Soleil à Las Vegas. Le film hongrois *White palms*, dirigé par son frère Szabolcs Hajdu, et dans lequel il tient le premier rôle est librement inspiré de son histoire.

L'ÉQUIPE TECHNIQUE

Réalisation et scénario	Caroline Strubbe
Photographie	Nicolas Karakatsanis
Montage	Frederic Fichet
Musique	Albert Markos
Son	Coen Graevendaal Joost Roskam
Mixage	Benoit Biral Franco Piscopo
Décors	Igor Gabriel
Producteur	Tomas Leyers

Une production Minds Meet

en coproduction avec Artemis Production, De Productie, Uj Budapest Filmstudio and ZDF / ARTE & Network Movie

Ventes internationales Umedia

Distribution Les Acacias
122, rue La Boétie 75008 Paris
Tél. 01 56 69 29 30
acaciasfilms@wanadoo.fr

Photos et dossier de presse
téléchargeables sur www.acaciasfilms.com